

## 6 – Debussy, une correspondance musicale

En 1889, le comportement de Rodin n'a pas évolué. Camille est lasse de cette vie faite de mensonges, d'infidélités, d'instantanés volés. Elle s'intéresse à la mouvance symboliste, plus proche de sa génération que de celle de Rodin. Camille est spontanée et parle le patois d'atelier. Elle fera forte impression sur Edmond de Goncourt, qui notera ultérieurement dans son Journal : « Ce soir, chez les Daudet, la petite Claudel, l'élève de Rodin, dans un canezou brodé de grandes fleurs japonaises, avec sa tête enfantine, ses beaux yeux, ses direx originaux, son parler aux lourdeurs paysannesques. »

« Petit Paul » a osé envoyer ses premiers écrits à Mallarmé, qui lui a trouvé du talent et l'invite à ses mardis rue de Rome. Camille l'accompagne de temps en temps. Paul Valéry se souviendra avec émotion de sa beauté, rappelant à Paul Claudel des années plus tard qu'il ne vit un soir « que Camille et ses admirables bras ». Claude Debussy est là parfois, tout juste revenu de son séjour malheureux à la villa Médicis. Il est un Grand Prix de Rome rebelle à l'académisme. Son front bombé, à demi caché par une raie maladroite, sa beauté étrange et comme sauvage attire sa curiosité. Debussy ne s'offusque pas lorsque Camille déclare tout à trac qu'elle déteste la musique classique ( celle pratiquée par sa sage sœur Louise). Il a tout de suite compris ce que ses « Arabesques » avaient en commun avec l'œuvre de Camille : le mouvement de l'âme. Claude et Claudel : l'homonymie est lourde mais elle les amuse, eux qui ne sont pas du verbe mais sentent les correspondances de leurs recherches respectives. Debussy tombe à pic pour Camille, qui veut se dégager du piège où l'attention du monde sur Rodin l'accule.

Camille et Debussy se retrouvent chez Lerolle, un peintre ami commun, ou chez Robert Godet, qui fait le lien entre ses deux idoles. Ayant au début l'intention affichée de se raser, Camille découvre très vite la profondeur sensible de Debussy : « Elle lui prêta une curiosité de plus en plus éveillée, rapporte Godet, elle finit par l'écouter avec un recueillement qui n'avait rien d'une résignation. Et le temps vint où on l'entendit, quand le pianiste quittait son piano les mains glacées, lui dire en le conduisant vers la cheminée : *Sans commentaire, Monsieur Debussy* ». Elle connaissait les engelures de l'atelier et songeait au bien-être physique de l'artiste dont l'œuvre s'accomplit dans la souffrance. L'inversion du compliment montrait combien elle était touchée dans son âme, au-delà des formules consacrées, si fades à ses oreilles habituées aux louanges adressées à Rodin.

Ils se fréquentent alors assidûment et vont ensemble écouter les musiques de Java le 15 juillet 1889, à l'Exposition Universelle. Les rapports de Camille et Debussy ont l'aspect d'une amitié amoureuse. L'une est attirée par un artiste dont la sensibilité est proche de la sienne, mais dont la fréquentation sert sans doute d'aiguillon pour titiller son Auguste amant. L'autre est admiratif et amoureux. Camille n'arrive pas à se détacher de l'empereur de sa vie et lui sacrifie cet amour naissant. Debussy, désespéré, raconte à Godet son désespoir dans une lettre : « au moment où tombaient de ces lèvres ces mots si durs, j'entendais en moi ce qu'elles m'avaient dit de si uniquement adorable ! et les notes fausses (réelles hélas !) venant heurter celles qui chantaient en moi, me déchiraient, sans que je pusse, presque, comprendre. » On croit entendre les variations sur la ritournelle « *Nous n'irons plus au bois* », Image ainsi dédicacée en 1894 à la fille d'Henri Lerolle : « Ces morceaux craindraient beaucoup *les salons brillamment illuminés*, où se réunissent habituellement des personnes qui n'aiment pas la musique. Ce sont plutôt *conversations* entre le Piano et Soi-même. » Il n'est pas impossible que cette dédicace ait été écrite pour parvenir aux oreilles de Camille...

Le temps se chargera de faire resurgir leur complicité d'âme avec l'utilisation successive du motif de « La vague » d'Hokusai dans les « Baigneuses » d'onix de Camille en 1903, suivie comme en écho par la couverture de la partition de « La mer » en 1905.